

Elena Bonner et Andreï Sakharov, penseurs russes de la liberté et acteurs dans la lutte pour les droits de l'homme en URSS.

Elena Bonner (1923 - 2011), une vie entière de combat inlassable au service des zeks et des dissidents. .

En 2009 elle dira de sa vie : « *Je peux la résumer en trois mots : elle a été typique, tragique, belle* ».

Elena Gueorguievna, dite Lioussia, naît dans une famille communiste de la République socialiste soviétique autonome du Turkestan (Transcaucasie). Son père, Gevork Alikhanov, est arménien, responsable du Komintern. C'est lui qui proclame le pouvoir soviétique à Erevan en 1920. En 1937, il est arrêté et fusillé. Sa mère, Ruth Grigorievna, est issue d'une famille juive de Sibérie. En 1937 (38?) elle est arrêtée comme MFTP (« membre de la famille d'un traître à la patrie ») et déportée 8 ans au Kazakhstan, puis condamnée à l'exil intérieur. Elle est privée de tous ses droits, y compris celui de correspondre et est sans nouvelles de ses enfants. Elle ne pourra revenir à Moscou qu'en 1954, lorsqu'elle et son mari (lui, à titre posthume) seront réhabilités. Elena et son frère Igor sont élevés par une grand-mère restée seule après l'arrestation de son fils et de sa belle-fille.

Engagée volontaire dès le début de la Grande Guerre Patriotique, en 1941, Elena est infirmière dans les trains-hôpitaux. En 1941, par suite de la chute d'une bombe sur la voie ferrée où elle travaille, elle subit une grave commotion qui la laisse aveugle, sourde et muette plusieurs jours. Blessée une seconde fois, elle sera invalide de guerre. Elle termine la guerre avec le grade de lieutenant des services sanitaires. Après la deuxième guerre mondiale, elle est pédiatre, épouse un médecin de Leningrad. Contre l'avis des médecins, elle travaille et a deux enfants. Elle s'occupe déjà de nombreux relégués et détenus politiques. Exclue du Komsomol, elle parvient à se faire réintégrer. Elle entre au Parti en 1956 après le XXe congrès et le rapport Krouchtchev. Elle le quittera volontairement (fait rarissime) en 1972.

En 1959, elle passe un an en Irak pour une campagne de vaccination contre la variole. Elle voyage au Liban et en Egypte, rencontrant des communistes arabes et faisant l'expérience d'autres systèmes politiques que celui d'URSS. C'est à Paris qu'en août 1968 elle suit, atterrée, les événements de Prague.

Lorsque E.B. et A.S. (elle, divorcée, lui, veuf) se rencontrent en 1970 au Comité pour la défense des victimes politiques, elle est donc elle-même engagée depuis longtemps dans la défense des droits de l'homme. Ils se marient en 1972.

Elle est co-fondatrice en 1975 du groupe de Moscou de surveillance des accords d'Helsinki. Elle ne cesse d'informer les journalistes étrangers des arrestations, perquisitions, condamnations, internements de dissidents et fait passer de nombreux documents en occident (par exemple le *Journal* rédigé clandestinement par Kouznetsov en camp, et qui paraîtra d'abord en italien, puis en russe).

Le KGB, lorsqu'il veut éviter de s'en prendre trop à l'académicien ne cesse de l'accuser, comme juive, d'être responsable de la « déchéance » de Sakharov. Il répand sur son compte des rumeurs sordides et s'en prend à ses enfants (renvoi de l'université, interdiction d'émigrer...) transformés en otages par son mariage avec A.S.

En 1975, le prix Nobel de la paix est décerné à A.S., mais on lui interdit de se rendre à la cérémonie. C'est elle qui représente son mari, prononce en son nom le discours qu'il a préparé, donne une conférence de presse.

En 1980, A.S. est exilé à Gorki (ville interdite aux étrangers, à 500 km de Moscou) pour avoir dénoncé l'invasion soviétique en Afghanistan. Elle est alors son unique lien avec l'extérieur, faisant de nombreux allers-retours Gorki-Moscou et subissant fouilles et interpellations du KGB. Ensemble en 1981, ils font une grève de la fin de 18 jours, pour le droit d'émigrer (en général et de sa belle-fille en particulier).

En 1987 (glasnost et perestroïka) E.B. et A.S. sont graciés par Mikhaïl Gorbatchev ; ils reviennent à Moscou. Elle contribue la même année à la création du premier groupe pour la mémoire des victimes de la répression, précurseur de Mémorial. Lors des obsèques de Sakharov, en janvier 1989, elle appelle à poursuivre son combat notamment au travers de l'association qu'il venait de contribuer à créer. Mémorial a pour but de promouvoir une société de droit, de prévenir le retour du totalitarisme et de faire connaître les répressions passées.

Sous Eltsine, elle est membre de la Commission des droits de l'homme, mais la quitte en 1994 pour protester contre la première guerre de Tchétchénie.

Elle est l'auteure en 1986 de *Un exil partagé* et, en 2002 de *De mères en filles, un siècle russe*.

Elle meurt chez sa fille Tatiana, à Boston.

Andreï SAKHAROV (1921 - 1989), de l'obédience à la dissidence, un aller simple. Extraits de ses *Mémoires*.

Une éducation et une jeunesse soviétiques.

L'époque de mon enfance et de ma jeunesse fut tragique, cruelle, effrayante. Mais elle n'était pas que cela. Ce fut aussi l'époque d'un climat général très spécifique, né d'un mélange d'enthousiasme et d'espoirs révolutionnaires encore vivants, de fanatisme, de propagande totalitaire, d'immenses changements sociaux et psychologiques survenus dans la société, d'un exode rural massif et, bien sûr, de la faim, de la haine, de l'envie, de la peur, de l'ignorance, de l'érosion des critères moraux après des années de guerre, d'atrocités, de meurtres et de violences [...] Au début des années trente, je savais déjà quelque chose des événements, en entendant des bribes de conversations d'adultes (p 34)

A ce moment-là, j'assimilais sans poser de question l'idéologie du communisme [et notamment son intolérance à l'égard des autres idéologies et sa prétention à détenir la vérité absolue]. Je me rappelle par exemple qu'en apprenant à l'âge de douze ans l'existence du royaume des Incas, j'en tirais une grande satisfaction car, selon moi, c'était une confirmation expérimentale de la force de l'idée socialiste [...] Je n'ai jamais entendu mon père condamner directement le régime. Peut-être cette situation où le père dissimule ses pensées à son fils, si typique alors, caractérise-t-elle le mieux toute l'horreur de cette époque (p 36-37).

Aujourd'hui, il est devenu difficile de s'imaginer l'atmosphère qui régnait dans les années 1920-1930, non seulement dans la propagande, la presse et les réunions, mais aussi dans la sphère privée. Les mots de « Russie » et de « russe » était presque inconvenants, ceux qui les prononçaient comme ceux qui les entendaient y décelaient une nuance nostalgique de « ci-devant ». Par la suite, au milieu des années trente, tout changea et la propagande officielle se mit au contraire à user abondamment des idées de fierté nationale russe, non seulement pour la défense du pays, mais pour justifier son isolement, la lutte contre le prétendu « cosmopolitisme » etc... Toutes ces oscillations officielles n'atteignaient presque pas la vie de notre famille. Mes parents étaient simplement des gens de culture russe (p 38).

Le 1er décembre 1934, Kirov fut assassiné [...] La période 1935-1938, dont l'année 1937 fut le point culminant, ne fut qu'une partie de cet immense torrent qui envoya des millions de personnes au Goulag [...] Si l'on évoque l'atmosphère morale du pays, cette peur générale qui avait saisi la quasi-totalité de la population des grandes villes - qui par là-même a marqué de son empreinte l'ensemble de la société et qui poursuit de nos jours une existence souterraine après deux générations - il faut en faire remonter l'origine à cette période. Ce qui engendrait la terreur, c'était, outre le caractère massif et cruel de la répression, son irrationalité, sa quotidienneté, lorsqu'on ne pouvait comprendre qui était arrêté et pourquoi (p 46-47).

J'entrai à la faculté de physique presque sans réfléchir [...] Parmi les matières universitaires, seul le marxisme-léninisme me causait des ennuis. Il ne me venait pas à l'esprit de douter du marxisme en tant qu'idéologie de lutte pour la libération de l'humanité ; de même, le matérialisme me paraissait une philosophie exhaustive. Mais la principale source de difficulté dans ce domaine, c'était mon incapacité à lire et retenir les mots employés dans tous ces ouvrages (p 52).

22 juin 1941. Le début d'une guerre rompt toute l'existence. C'est toujours un ébranlement, une tragédie pour le peuple tout entier. Pour nous, il s'y ajoutait un autre sentiment, très étrange. Pendant de longues années, le pays avait été psychologiquement préparé à une guerre possible, ou plutôt inévitable, avec le fascisme. Les événements d'Espagne étaient considérés comme un prélude. Notre jeunesse s'était déroulée sous le signe de cette attente. Puis il y eut les années d'alliance avec Hitler, la paix et l'amitié avec le fascisme, qui nous avaient pris totalement au dépourvu. Ce nouveau et brutal virage remettait en quelque sorte tout en place, mais la menace n'en était que plus angoissante, plus tragique [...] C'est seulement bien plus tard que l'on apprit les clauses secrètes du pacte germano-soviétique. Pourtant, même alors, nous fûmes témoins du partage de la Pologne entre l'Allemagne hitlérienne et l'URSS, de l'agression contre la Finlande, de l'annexion des pays Baltes et de la Bessarabie : à l'évidence, tout cela fut possible grâce aux relations « spéciales » qui s'étaient instaurées en 1939-1941 avec Hitler. Il est clair à présent qu'en 1939 Staline avait joué la carte Hitler, qu'il croyait qu'Hitler et lui devaient faire route ensemble, qu'il s'était accroché à cette illusion jusqu'au bout et qu'il s'était cruellement trompé. Son erreur fut payée par la population au prix de millions de vies.

Sans doute très peu de personnes comprenaient-elles cela à l'époque. Moi-même, je ne comprenais pas grand-chose. Actuellement, j'ai un autre point de vue sur bien des questions. Néanmoins, je crois, même maintenant, qu'une défaite dans cette guerre contre le fascisme allemand eût été une terrible tragédie pour le peuple, pire que toutes celles qui lui furent infligées par ses propres bourreaux. Résister et vaincre était une

nécessité. Durant toute la guerre, je ne doutais pas que mon pays, conjointement avec les alliés, ne remportât la victoire : cela aussi allait de soi. Je suis persuadé que c'était là les sentiments de l'écrasante majorité de la population. De sorte que la phrase « *Notre cause est juste* » n'était pas une parole creuse, quel qu'en fût l'auteur¹. [...]

La guerre fut un immense malheur pour le peuple, ses blessures ne sont pas encore cicatrisées, bien que quarante ans aient passé depuis et que cette génération ait déjà été remplacée [...] En même temps, pour beaucoup de ceux qui l'ont vécue, son souvenir est ce qu'ils ont de plus profond et de plus vrai dans la vie, il leur fait sentir leur propre utilité, leur dignité humaine, si réprimée quotidiennement dans la société totalitaire bureaucratique. Pendant la guerre, nous étions de nouveau un *peuple*, chose que nous avons oubliée auparavant et qui est de nouveau oubliée de nos jours. La population nourrissait alors la certitude (ou du moins l'espoir), qu'après la guerre, les choses ne pourraient que s'améliorer, que tout deviendrait humain. Mais la victoire soviétique ne fit que renforcer ce régime cruel. Les soldats revenus de captivité en Allemagne furent les premiers à l'éprouver, mais le reste de la population ne tarda pas à le comprendre aussi. A présent la propagande officielle exploite les sentiments authentiques et forts de la population - la haine de la guerre, la fierté de l'avoir affrontée - pour la simple raison qu'elle n'a plus rien d'autre à exploiter. Je répète qu'il y a là beaucoup d'authenticité [dans tous ces souvenirs] qui émeuvent profondément les sexagénaires d'aujourd'hui. Mais il y a de la manipulation, un culte de la Grande Guerre Patriotique au service des buts politiques actuels, ce qui est répugnant et dangereux. (p 55-56)

Puis ce fut le 7 août 1945. Une bombe atomique, d'une puissance destructive énorme, l'équivalent de vingt mégatonnes, avait été lancée sur Hiroshima le 6 août. Je compris que mon destin, le destin de nombreux hommes, de tous les hommes peut-être, venait de se transformer. Quelque chose de neuf et de terrible venait de faire irruption dans la vie, et cela provenait de la science la plus haute, la science devant laquelle je m'inclinai [...] (p 109)

[*La première explosion atomique détectée par les Etats-Unis a lieu le 29 août 1948*]. La réaction thermonucléaire, cette source mystérieuse de l'énergie des étoiles, la source de la vie sur terre et la cause possible de sa perte, était sur mon bureau ! Mais je le dis en toute certitude, ce ne fut pas l'engouement pour une physique spectaculaire qui fut pour moi décisif [...] L'essentiel, pour moi et pour les autres collaborateurs du groupe, c'était la conviction intime que ce travail était *indispensable*. Je ne pouvais pas ne pas avoir conscience du caractère inhumain et terrible que présentait l'objet de notre travail. Mais la guerre venait de prendre fin et elle avait été, elle aussi, une chose terrible et inhumaine. Je n'avais pas été soldat [de 1941 à 1945] mais je me sentais soldat de la guerre scientifique et technique [...] Une véritable psychologie de guerre nous obsédait. J'ai effectué pendant vingt ans des travaux totalement secrets, liés à la mise au point de l'arme thermonucléaire, d'abord à l'Institut de physique, puis, de 1950 à 1968 (date à laquelle j'ai été écarté des travaux secrets) à l'Installation²(p 116-120).

Prise de conscience ; premiers doutes, premières hésitations.

[*L'équipe de l'Installation est souvent convoquée au Kremlin, chez Beria, le chef du KGB. Ce jour-là, A.S. doit s'y rendre seul et ose poser à Beria une question sur la lenteur des travaux*] Ce n'est qu'à ce moment là que je pris conscience que je parlais en tête à tête avec un homme effroyable. Cela ne m'était pas venu à l'esprit jusque là et je m'étais comporté tout à fait librement. Le soir, j'allai chez mes parents et leur parlai de cette entrevue. Leur réaction d'effroi me confirma dans mes propres sentiments (p 169).

5 mars 1953 : annonce de la mort de Staline.

Dans les rues, la foule semblait agitée, désarmée et on jouait en permanence de la musique funèbre. Ces jours-là, j'avais, comme on dit, perdu les pédales. Dans une lettre à Klava [*son épouse*] j'écrivais : « *Je suis sous le coup de la mort d'un grand homme. Je songe à son humanité* ». Très vite, ensuite, je me mis à rougir en pensant à ces mots. Comment les expliquer ? Même à présent [en 1987] je n'arrive pas à les comprendre vraiment. Je savais déjà beaucoup de choses sur les crimes affreux, les arrestations d'innocents, les tortures, la famine, l'oppression. Je ne pouvais pas songer aux responsables de ces crimes sans indignation et dégoût. Bien sûr j'étais loin de tout savoir et ce que je savais ne formait pas un tout cohérent dans mon esprit. Quelque part dans mon inconscient, il y avait aussi l'idée, inculquée par la propagande, que les excès sont inévitables dans

1 Le 22 juin 1941, Molotov prononça un discours qui se terminait par ces mots, que Staline reprit dans son discours du 3 juillet : « Notre cause est juste, l'ennemi sera écrasé, la victoire nous appartient. »

2 Ville secrète où vivaient et travaillaient les gens qui participaient à cette mise au point.

tous les événements historiques. J'étais aussi sous le coup de l'atmosphère funèbre, d'un sentiment purement émotionnel de l'inéluctabilité de la mort. Mais l'essentiel n'était pas là. Je me sentais partie prenante dans l'oeuvre de Staline : à mes yeux, c'était bâtir la puissance du pays, pour lui garantir la paix après l'horrible guerre qu'il avait subie. Je n'avais laissé entrer Staline dans mon esprit que sous l'effet de l'émotion et l'en chassai très vite. Mais l'Etat, le pays, les idéaux communistes restaient intacts à mes yeux (p 188)

[*En novembre 1955 a lieu un essai nucléaire réussi dans le désert du Kazakhstan*] Nous étions tous très agités. Mais ce n'était pas seulement la joie venant du sentiment du devoir accompli. Nous étions déjà en proie à toute une gamme de sentiments contradictoires, dont le principal était sans doute la crainte de voir cette force que nous avions libérée échapper à notre contrôle et conduire à des calamités incalculables [*et notamment à des lésions génétiques et à des conséquences sur l'hérédité, même à de très faibles doses d'irradiation. Et, en 1960, l'essai d'une fusée intercontinentale fait 190 morts. On fait très vite comprendre aux savants, ingénieurs, ouvriers... que l'usage qui est fait de leurs découvertes et constructions ne regarde que les politiques. A.S.fait déjà preuve d'un « pacifisme inacceptable »*]

[*A la fin des années cinquante, des protestations publiques eurent lieu. Par exemple, une lettre signée de quarante biologistes dénonçant Lyssenko comme un imposteur, lettre qui ne reçut qu'une réponse formelle*]. L'une de ces démarches se fit à cause d'une campagne de presse visant une pièce qui, portée par la vague du « dégel », égratignait la nouvelle bureaucratie du Parti, son arrogance, sa cupidité, son égoïsme obtus, en lui opposant « le peuple » et les « léninistes authentiques », y compris des « vieux bolcheviks » récemment réhabilités. Ce n'était pas la meilleure façon pour moi de commencer, ce n'était ni spectaculaire ni efficace. D'un autre côté, il fallait bien commencer d'une façon ou d'une autre et prendre position contre « la nouvelle classe », ce n'était pas si mal choisi. Ce fut ma première lettre à Krouchtchev et la première démarche sortant de ma spécialité (p 220-228).

Au début de l'année 1968, j'étais mûr pour sentir en moi la nécessité de discuter publiquement des problèmes fondamentaux du monde contemporain. La conscience de ma responsabilité personnelle me venait notamment de la part que j'avais prise dans la mise au point d'une arme terrifiante menaçant l'existence même de l'humanité, de la connaissance que j'avais de la forme que pourrait prendre la guerre thermonucléaire, de la lutte difficile que je menais pour l'interdiction des essais nucléaires, de ce que je savais des particularités de notre régime [...] Je fis le pas décisif en publiant mon article « *Réflexions sur le progrès, la coexistence pacifique et le progrès intellectuel.* »

Il se trouva que ce fut aussi l'année du Printemps de Prague[...] Il semblait que la Tchécoslovaquie connût enfin ce dont on rêvait tant dans les pays socialistes, à savoir une démocratisation (abolition de la censure, liberté d'expression), un assainissement du système économique et social, la fin de la toute-puissance des organes de sécurité de l'Etat, la mise en lumière radicale et totale des crimes et des horreurs de la période stalinienne (p 312).

Rubicon

1970 : deuxième affaire Pimenov. [*Pimenov, mathématicien de renom, avait déjà été condamné, en 1957, lors d'un procès politique, à dix ans de camp (peine ramenée à six ans à la suite des interventions d'un membre de l'Académie des sciences). En 1970, il est arrêté pour samizdat. Pour éviter au maximum le caractère public du procès, celui-ci a lieu à Kalouga.*] Je demandai au président de l'Académie des sciences de me garantir la possibilité d'assister au procès. Soudain, quelques jours plus tard, je reçus la visite de Zeldovitch³

- Je veux avoir avec vous une conversation sérieuse. J'ai une très bonne opinion de votre traité, de son esprit constructif. Pourquoi n'iriez-vous pas chez Kirilline pour demander qu'on crée un groupe d'experts qui aideraient à rebâtir la technique et la science dans un esprit progressiste ? Je sais que vous avez l'intention de vous rendre au procès de Pimenov. Un tel acte vous placera immédiatement « de l'autre côté de la barrière ». Vous ne pourrez plus rien faire d'utile. Je vous conjure de renoncer à ce voyage.

Je répondis que j'étais déjà « de l'autre côté ». Des conseils à Kirilline, toute l'Académie était capable d'en donner. Je ne savais pas si ce que j'entreprenais était utile. Mais je m'étais engagé dans cette voie sans esprit de retour (p 352).

Mémoires (1987).

3 Son supérieur hiérarchique scientifique à l'Installation et longtemps ami.